

LES 4 ET 5 MAI 2017 À 20H À HTH (GRAMMONT)

DURÉE : 1H10

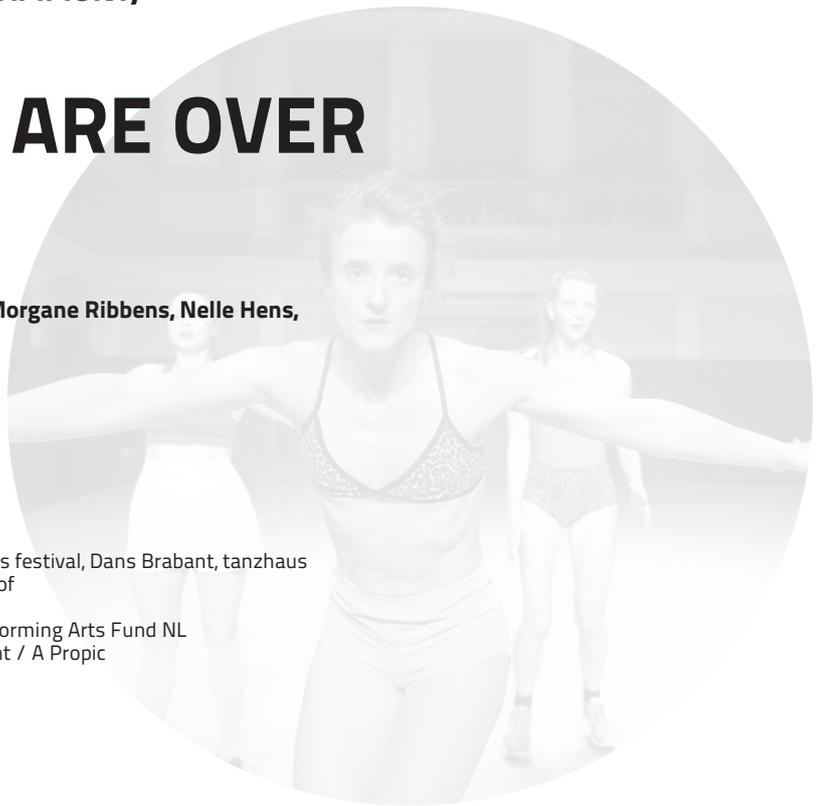
THE DOG DAYS ARE OVER

de **Jan Martens**

avec **Julien Josse, Cherish Menzo, Steven Michel, Morgane Ribbens, Nelle Hens, Piet Defrancq, Laura Vanborm, Naomi Gibson**

Lumières : Jan Fedinger
Dramaturgie : Renée Copraij
Technique : Michel Spang

Production : JAN & ICKamsterdam
Coproduction : Frascati Producties, SPRING performing arts festival, Dans Brabant, tanzhaus nrw, La Briqueterie CDC du Val-de-Marne, TAKT Dommelhof
Avec le soutien de : workspacebrussels & wp zimmer
Avec le soutien financier : des Autorités flamandes et Performing Arts Fund NL
Diffusion internationale : Line Rousseau et Marion Gauvent / A Propic



Tu décris *The Dog Days are Over* comme une pièce minimaliste, « bondissante » (jumped), mais aussi politique. Quel est le sens pour toi de poser un geste politique à partir d'une pratique artistique en 2016 ?

La presse et le public ont lu beaucoup de choses différentes dans *The Dog Days are Over*. Pour moi, les aspects politiques de cette pièce sont liés à l'empathie entre les humains, à notre responsabilité à tous, et bien sûr à la force d'un groupe qui regarde dans la même direction. Et, bien sûr, le retour au fondamental : le corps.

EMPATHIE : dans *Dog Days* le public est témoin, mais il peut aussi s'imaginer ce que ça ferait d'être à la place des danseurs. Je pense que c'est une chose que nous ne faisons pas assez de nos jours : se mettre à la place des autres.

RESPONSABILITÉ : la pièce a été créée au moment où nous avons eu des coupes budgétaires en Belgique et aux Pays-Bas, et on entendait dire que plus on remplirait la salle, plus on obtiendrait de subventions. J'ai donc commencé à me demander ce qui faisait vendre des places. Et la réponse est le divertissement, mais qu'est-ce que le divertissement ? Dans les jeux romains, les gens s'entre-tuaient et le public adorait ça (...).

Pour répondre à la question générale : je pense qu'il est important d'être politique. Mais la façon dont ça fonctionne le mieux pour moi c'est quand ce n'est pas tellement visible. C'est bien souvent la base, le cœur de mon travail. Mais il faut trouver le moyen pour que l'œuvre ne soit pas lue uniquement comme politique ou militante, sinon les gens la regardent davantage en surface et seulement à travers ce point de vue. Le militantisme devrait être une drogue silencieuse qui contaminerait petit à petit le cerveau et la perception des gens. En tant qu'artistes, nous pouvons essayer de changer les opinions des autres sans les forcer à en adopter de nouvelles. Nous pouvons juste

sournoisement planter une idée et la laisser germer.

Dans les intentions de la pièce, tu parles d'une forme de dévoilement, de forcer chacun à révéler son vrai visage face à une consigne désarmante ou face à l'effort et aux difficultés. Est-ce que c'est aussi un message « politique » ?

Faire de l'art, c'est affronter des moments difficiles. Les coupes budgétaires sont partout. Et peut-être que le monde artistique a sa responsabilité : nous avons perdu le contact. Le travail est devenu trop conceptuel ou trop éthéré. C'est très important pour le développement de la danse, mais nous avons perdu la piste d'un public. Par conséquent, je pense qu'il est primordial de parler d'humain à humain. La scène comme lieu de rencontre entre les gens. En regardant les autres, tu en apprends davantage sur toi-même.

Et c'est effectivement pourquoi faire tomber le masque est devenu si important. Même si il y a tout autour de nous de la magie et des occasions à saisir, voir cela dans un théâtre, d'une façon si simple et directe, nous touche plus que la richesse, l'information et la technologie numérique. Du moins, c'est ce que j'espère.

Peux-tu nous parler de ta méthode de travail pour parvenir à un résultat aussi frénétique ? As-tu conçu l'ensemble du développement de la pièce en une seule fois avant de l'imposer aux interprètes, ou as-tu plutôt travaillé avec eux dans une élaboration progressive ?

Le sentiment et l'idée générale du nœud dramaturgique étaient en grande partie présents avant que la création ne commence. Mais la construction de la minutieuse chorégraphie s'est plutôt faite progressivement. Certaines parties furent créées très rapidement, puis j'ai eu une nouvelle inspiration en travaillant avec les

danseurs, pour poursuivre l'écriture de la partition.

La base de la construction était très simple : j'avais des post-it sur lesquels j'avais placé 8 points dans des formes géométriques différentes. Puis avec les danseurs j'ai compté combien de sauts étaient nécessaires pour aller d'une forme à une autre. Le nombre de sauts pour chaque forme ou mouvement est décidé sur le moment avec le danseur : selon ce qui semble bien, ce qui semble illogique, ce qui apporte le maximum de diversité au sein d'un plan rigide.

Le son de la pièce est très particulier, puisque rien ne nous parvient à part le frottement et l'impact de ces corps avec le sol dans leur rythmique et leur scansion. Comme si finalement tu n'avais toléré aucune couche parasite entre le spectateur et l'unique objet de la pièce : des corps, des mouvements.

C'est vrai. J'aime communiquer de façon directe, sans rien pour interférer. Je pense que c'est ce dont nous avons besoin aujourd'hui. C'est seulement en communiquant directement avec le public que nous pouvons l'amener à voir différemment les choses, en manipulant sa perception. Tout est rapide et immédiat aujourd'hui. Nous n'avons plus besoin d'effort pour acquérir des connaissances ou de l'expérience. C'est déjà là, sur internet. Nous nous sommes habitués à une satisfaction immédiate. Je pense donc que l'aspect immédiat de ma pièce conduit le public doucement et prudemment dans une autre zone. Et une fois qu'il se trouve dans cette zone, tu peux être aussi radical ou fou que tu le souhaites. Ça me plaît.

D'autre part, les sauts deviennent vraiment musique. C'est comme une partition musicale minimaliste qui intervient tel un effet secondaire, mais un très bon effet.

entretien hTh avec Jan Martens, 2016

Jan Martens (1984, Belgique) se forme à l'Académie de Danse Fontys à Tilburg (Pays-Bas) et s'inscrit ensuite au Conservatoire Royal d'Anvers Artesis. En tant qu'interprète, il travaille entre autres avec les chorégraphes belges Mor Shani, Tuur Marinus et Ann Van den Broek.

En 2009, il crée ses propres chorégraphies avec le soutien de Frascati, ICKamsterdam, CAMPO et Dans Brabant. En collaboration avec Klaartje Oerlemans, il fonde l'association GRIP à Anvers / Rotterdam, en 2014. De septembre 2014 jusqu'à juin 2016, Martens est artiste en résidence à Tanzhaus NRW, Düsseldorf. De l'été 2016 jusqu'à l'été 2018 il est Artiste Associé du CDC Le Gymnase à Roubaix, Nord Pas de Calais. En parallèle il est Creative Associate du deSingel international arts campus jusqu'en 2021.

Une sincérité profonde traverse les pièces de Jan Martens. Au lieu d'inventer un nouveau langage chorégraphique, il préfère former et réutiliser des idiomes existants, changeant leurs corrélations afin que de nouvelles idées puissent naître. Le chorégraphe place l'Homme au cœur de son œuvre. Sa première réalisation majeure, *I CAN RIDE A HORSE WHILST JUGGLING SO MARRY ME* (United-C, 2010), dessine le portrait d'une génération de jeunes femmes au sein d'une société dominée par des réseaux sociaux. En 2011, *A SMALL GUIDE ON HOW TO TREAT YOUR LIFETIME COMPANION* est sélectionné pour le festival Aerowaves ; en 2012, *SWEAT BABY SWEAT* est sélectionné pour le Festival de Danse Néerlandais (Nederlandse Dansdagen) et Circuit X 2013.

Ensuite, il réalise trois productions parlant de la beauté non-conventionnelle, illustrées par des corps atypiques dans le milieu de la danse contemporaine : *BIS* avec Truus Bronkorst; *LA BÊTE* avec la jeune actrice Joke Emmers ; et *VICTOR* que Martens a créé en collaboration avec le metteur en scène Peter Seynaeve (CAMPO).

En 2014, sa première pièce de groupe *THE DOG DAYS ARE OVER* est choisie au Festival du Théâtre en Flandre (Theaterfestival Vlaanderen). De plus, ce spectacle – tout comme son solo *ODE TO THE ATTEMPT* (2014) – a été programmé au Festival de Danse Néerlandais (Nederlandse Dansdagen 2015). Sa nouvelle création *THE COMMON PEOPLE* est créée en mai 2016.

En 2013, aux Pays-Bas, l'Institution culturelle Prins Bernhard Cultuurfonds Noord-Brabant lui attribue le Prix pour la Danse et les Arts du Spectacle. En 2015, il reçoit le prix prestigieux Charlotte Köhler. Ses pièces sont régulièrement jouées en Flandre, aux Pays-Bas, en France, en Allemagne et en Amérique du Nord.

Rencontre avec l'équipe artistique le jeudi 4 mai à l'issue de la représentation

Concert

Gabriel Hibert

le 5 mai à 21h30

en partenariat avec



Expositions-installations

Tjeerd Alkema, Jean-Marc Andrieu

Jeudi 4 mai à 19h15, Emmanuel Latreille, directeur du FRAC, propose une visite commentée des œuvres.

en collaboration avec 

Prochains spectacles

GOB SQUAD, UN PORTRAIT INCOMPLET

SUPER NIGHT SHOT

le 16 mai à 22h au Cinéma Diagonal

WHERE DO YOU WANT TO GO TO DIE ? (installation)

les 17 et 18 mai à partir de 18h30 à hTh (Grammont)

WESTERN SOCIETY

les 17 et 18 mai à 20H à hTh (Grammont)

Pour les petits humains

Vendredi 5 mai à 20h : pendant que vous assistez à la représentation, confiez-nous vos enfants pour un atelier créatif sur place avec Môm'art Factory.

Inscriptions et info : 04 67 99 25 00.

Prochaine lecture

Tu peux regarder la caméra ?

de Mohammad Al Attar

mise en espace Laurent Berger

Parking souterrain Europa rue Poséidon à Montpellier

Mercredi 10 mai à 19h



Domaine de Grammont
CS 69060 - 34965 Montpellier cedex 2
Billetterie : 04 67 99 25 00
Administration : 04 67 99 25 25
www.humaintrophumain.fr



I6-17
SAISON